

PRIS : FR. 4.—

Abel Lurkin.

Les Ronces de Fer

*Petits Mémoires
d'un Prisonnier de Guerre.*



Éditions Les
LA RENAISSANCE OCCIDENT
22, rue Cassini — PARIS 6^e.

mélange trouble dépose, puis les liquides se séparent nettement et les couches se superposent.

» Les mois ont tassé notre vie disloquée. Les éléments humains en gravitation tâchent à se fixer, à se rejoindre, à se refondre. Intellectuels, ouvriers, bourgeois, sous-offs se cantonnent, reconstruisent un milieu. Chaque sphère recommence à tourner dans sa vie propre, automatique et moutonnaire. Les classes, les castes réapparaissent, ridicules et sévères. Ceci forme un mélange fâcheux, sans grâce, sans noblesse, sans franchise. Le cynisme même y est absent et on y sacrifie généreusement aux apparences, on y soigne la façade avec des précautions touchantes et déplacées. Il y souffle un vent de mesquinerie.

» Et par là-dessus l'influence boche pèse, ébranle la volonté, fait trembler les sécurités relatives, dresse le guet-apens et fourbit la trahison.»

Découragé, l'humouriste se croisa les bras et je connus qu'il était en proie au « cafard ». La trouée des baraques découpait un quartier de laideur dans la sordide uniformité du voisinage : fils barbelés, profils torsés des sentinelles, pignons symétriques des cabanes, grisaille des guérets. Avril pointait derrière la buée émeraude qui voilait la bruyère. Nous regardions avancer ce printemps qui ne souriait pas pour nous. De sa grâce, nous ne connaîtrions que les bouffées d'un vent tiède et poussiéreux accouru de la ligne ardue de l'horizon borné et jamais franchi.

--- « Des groupements de raison, d'amitié, d'intérêt se sont formés, poursuivit l'humouriste avec un soupir. Réunis pour un temps assez long, les hommes éprouvent le besoin d'organiser de l'ordre, du stable autour d'eux. Leur sensibilité appâte une sensibilité jumelle qui s'appariera à la leur. Des relations, des sympathies se nouent suivant des lois, des besoins, du hasard. Cette intimité de captifs est malheureuse et pue le renfermé. Nous sommes trop près les uns des autres et la Femme est trop loin de nous. Elle n'avait pas terminé notre éducation. Nous avons encore beaucoup à apprendre d'Elle et les vertus qu'Elle enseigna se flétrissent et meurent ici.

» Je me suis lié ou j'ai fait semblant de m'attacher à d'autres par sociabilité. Quoique secrètement indépendant, je suis peut-être le numéro d'un groupe. C'est possible, s'il suffit pour cela de vivre à quelques-uns des heures identiques, se connaissant trop pour se tromper, s'appréciant juste assez pour ne se point quitter et mettant quelque soin à ne pas démentir une cordialité acceptée, reconnue, forte de l'habitude et puissante du décisif. Il serait pénible de rassembler un autre club, de rechercher de nouveaux semblants d'affection. Fantoches moroses, nous nous regardons en chiens de faïence et finissons par nous prendre le bras pour accomplir de fugitives promenades sentimentales consacrées à l'usure du temps.

» C'est amusant parce qu'il existe à tous les cerveaux comme aux colis fragiles un « côté à ouvrir » et que l'on

peut, du kodak de l'observation, saisir un homme et le cliquer; parce qu'encore il existe des trous de serrure par où l'on peut voir manœuvrer certains ressorts. Ça occupe. »

--- « Ce n'est guère intéressant ici. »

--- « C'est toujours intéressant de voir vivre des hommes. Ceux-ci sont en rapport avec des circonstances imprévues. Ils ne s'en tirent pas toujours à leur avantage. Aussi déclarent-ils que la captivité transforme leur caractère. Ne le croyez pas. Elle l'éclaire. »

Têtes de camp

D'avoir vécu fraternellement avec des hommes que nous quitterons demain, cela nous laissera-t-il la souffrance aiguë des intimités brisées ?

Quelques-uns participèrent à notre vie intérieure. En revanche, d'autres... Car le hasard fait souvent les choses plus mal qu'on le dit. Certains, par l'escalier de service sont entrés dans nos soucis qui en déguerpiront sans bruit, toujours. On n'aurait pas dû leur tirer le cordon. Le destin pirouettant et moqueur nous a cognés à eux. Ils ne nous eussent guère arrêtés, croisés dans l'ordinaire de l'existence. La nécessité du moment nous créait l'obligation de tolérer leur présence. Un camp de prisonniers nous servit d'école pour apprendre, en même temps que beaucoup d'autres choses, à pratiquer la dure loi des sacrifices intimes.

Il y a des heures en caoutchouc. L'ennui ou le chagrin les allongent à l'infini et on n'en croit jamais voir la fin. Résignés et mélancoliques, nous en avons tiré de semblables. L'ordonnance de notre vie de captif les réclamait de notre courage. Salutaires mortifications, vous êtes portées à notre actif au compte-courant de nos faits et gestes.

Un jour, nous déposerons notre bilan. Le Très-Haut, consultant les liasses d'un doigt distrait, ridé et tremblotant, s'arrêtera au dossier Soltau. Un sourire rayonnera sur sa barbe étincelante. Il hochera le chef et, l'auréole de travers :

---« Hein ? Qu'en dites-vous ? » demandera-t-il au saint commis à la tenue des livres et aux écritures (les profanes).

--- « Profits et pertes, néant, répondra cette âme intègre, d'une vertu glacée par les ans. Esprits fragiles et caractères chancelants. Passons, passons. »

--- « Non, non, reprendra le Très-Haut, il leur sera pardonné parce que l'imposant appoint de leurs peines, de leurs déboires dépasse de beaucoup le tas informe de leurs faiblesses, de leurs mensonges et des petites vilenies qu'ils ont commises comme tout le monde. »

En bas, un ange à casquette dorée ouvrira la porte du Ciel-Park. Flânant aux devantures, nous nous acheminerons lentement, par l'avenue du Salut éternel, vers le Palace des Félicités innombrables.

Et pourtant, tous, je les ai vus avec indulgence et avec gaieté. Il est possible que je les aie aimés. L'amitié a ses degrés et il faut savoir pratiquer l'art des « échelles. »

La vie, qui partout n'est jamais que ce que l'on veut qu'elle soit, nécessite ici une inattention soutenue et une distraction appliquée pour mériter d'être poursuivie. Les camaraderies éphémères complètent les ressources, fertilisent les expédients, ménagent le destin et utilisent le hasard. Au bord de la guerre, hors du monde, avec nos préjugés, nos scrupules, nos principes et nos règles étroits, elles nous aident à réédifier un semblant de société. Nos gestes sont futiles et faibles. Nous en rougissons, les comparant à l'énergie héroïque de nos frères vivants.

Puérilement, nous ressuscitons les années de collège. Nous oublions l'intervalle qui nous sépare d'elles, l'intervalle qui amoncela en nous des vices et des qualités sans attrait. Nous nous plaisons à étaler des sentiments et des plaisirs enfantins. C'est l'étoffe des complets que nous vêtirons plus tard : elle est neuve et propre encore et ses dessins sont perceptibles...

Il nous arrive même d'oublier des conventions. Il nous arrive de converser avec des hommes qui ne sont pas de notre classe. Ceci est inimaginable. Comme le passant surpris s'arrête avec complaisance auprès de ces humbles parterres cachés à côté des serres chaudes où s'épanouissent les plantes curieuses, nous envions ces

jardins de pauvres où poussent les fleurs modestes de l'honnêteté et du bon sens.

De tous, de tous ceux que j'ai connus, de tous ceux qui furent mes frères de malheur et d'angoisse et avec lesquels je partageai le gâteau rance de l'exil, j'emporterai l'image claire, sympathique et charmante parce qu'au fond c'est moi que j'ai aimé en eux et aussi parce que c'est un peu de vie jeune et fraîche qui se fane.

Jamais nous ne nous retrouverons semblables à ce que nous fûmes ici. Et, malgré la nausée, malgré l'horreur des mois de chaîne, je garderai le souvenir précis et frémissant d'amitiés de prison, nouées dans la boue, mouillées de pleurs et déchirées par la joie.

Intellectuels

L'Ancien rejeta ses couvertures et apparut en caleçon, maigre, décharné, sec et aigu comme un pantin de bois. Il toussa avec violence, cracha loin et déclara froidement, de sa petite voix de tête :

--- « Aujourd'hui, c'est dimanche, je me lave avec du savon. »

Campé sur la paille plate, les orteils crispés dans la toile crasseuse, l'Ancien, doyen des intellectuels, propriétaire terrien, sergent d'infanterie et prisonnier de guerre, défia la contradiction, l'éloge ou le blâme, les sourcils froncés et l'œil farouche. Nul ne bronchant, il s'apaisa et enfila un pantalon râpé.

A côté de lui, le vicomte de Behagle déjà lavé, rasé

et pomponné, lui sourit avec une humilité craintive et, s'inclinant, murmure d'une voix où se coulent des ondes de respect déférent :

--- « Bonjour, l'Ancien. »

--- « Salut, l'ami » répond d'un ton détaché, hautain et sec l'Ancien désinvolte en lui tournant le dos.

Il peut tout se permettre. Il règne. Son prestige est énorme et son pouvoir absolu car ils ne reposent que sur notre décision tacite encore que définitive et sur l'ironique acceptation de saillies originales.

L'originalité est rare et précieuse. Si elle est cherchée, si elle est la crainte du convenu, si elle n'est pas le produit secret et spontané de nos âmes, elle est aussi détestable que la banalité. Mais lorsqu'elle coule naturelle et simple, elle confère un plaisir amusé, sincère et délicat.

L'Ancien écrase de son pouvoir débonnaire et caustique le noyau des intellectuels que groupent en ce coin de baraquement des affinités, des parallélismes d'existences précédentes et le désir de rester, dans la mesure du possible, au diapason de sons antérieurs.

Il leur donne de façon imposante l'exemple de l'oisiveté. Au surplus, la qualité d'intellectuel permet et au besoin enjoint de ne se livrer que discrètement aux tâches spirituelles. Il faut laisser aux sous-offs et aux illettrés le soin d'ânonner péniblement des grammaires espagnoles ou anglaises ou de ronger un livre d'algèbre avec obstination et ahurissement.

On lit, on joue et on parle. Peut-être sont-ce là les choses les plus ardues du monde. Chacun s'imagine y être passé maître et nous mourrons dans l'insuffisance de ces sciences vitales. Toujours est-il qu'ici, elles prennent le temps tout entier. Elles n'en font qu'une bouchée.

On joue. Aux coins d'une table impotente vêtue d'une couverture rêche, les antagonistes se mesurent d'un œil froid. Les cartes glissent des doigts impatients. Bridges et pokers silencieux font flamber sur les visages des lueurs rapides, plissent les fronts de rides impatientes. Commencée l'après-midi, la partie ne s'achève que la nuit, la bougie éteinte d'un souffle précis à la vision de faces ennemies écrasées sur les vitres des fenêtres. Recroquevillés sous le désordre de couvertes dépliées à la hâte, le jeu crispé dans la main moite, on écoute la patrouille se ruer pesamment dans l'encombrement de la chambre, on ferme des paupières coupables sous le jet scrutateur des lampes de poche pour entendre les voix furieuses déclarer avec indignation :

--- « Sie haben mit holzgeld gespielt ! » (1)

Les courses, renouvelées de Marcel Boulenger et de Tristan Bernard, excitent un intérêt considérable. Chacun possède son écurie de chevaux de plomb aux noms illustres. Sur un hippodrome de serge verte, ils courent irrégulièrement au gré des dés aléatoires. Et les propriétaires contrits vérifient avec surprise que les

(1) Ils ont joué avec de l'argent en bois !

morceaux de plomb acquièrent une animalité véritable et qu'ici, comme dans la vie, la guigne s'épingle, s'affiche ou s'entête.

On lit. Une bibliothèque s'est constituée par dons et envois, quelque part, au fond d'une baraque. Nous y retrouvons de vieux amis et le plaisir de réveiller enfin les voix qui dormaient aux pages oubliées. Ils sont là tous, les anciens et les modernes, qui égrènent pour nous leurs mots éternels ou nous replacent dans le cadre aboli de gestes accoutumés. Nous aimons en eux ce sel qui assaisonnait nos jours et nous oublions les ronces de fer.

On parle. La conversation, fonds collectif dans lequel on puise avec un intérêt passager ou total, assemble des opinions, ajuste des discussions, éclaire des aperçus et galvanise du passé ! Elle est évocatrice, actuelle, légère ou pédante. On s'y plonge avec une joie têtue. Nos pensées pivotaient, s'entortillaient sans se renouveler dans un orbe exigü et brumeux. Elle les démêle, elle les noue à ces contacts précieux qui ont nom intérêt, ambition, amour et travail. Elle est le soutien, la panacée qui guérit, la pierre angulaire sur laquelle est bâti l'échafaudage branlant de notre société en raccourci.

Il est heureux que nous soyons Latins, ou à peu près, ce qui fait que nous prenons plaisir aux jeux de l'esprit et des mots. Encore qu'il y ait des Tartarins belges et que chez nous le rire ait droit de cité, nous ne pouvons prétendre à l'atticisme. Mais, parfois à notre insu, nous avons emprunté des manières de voir, de

sentir et de vivre à des pays d'élection.

C'est pourquoi nous comprîmes et excusâmes l'Ancien, le jour qu'on lui reprochait sa naissance obscure sur un point septentrional des Flandres, de répondre avec arrogance :

--- « Oui, mais j'ai été conçu à Paris ! »

Il employait un autre verbe, un mot de chasseur, qui n'enlevait point sa concision à ce correctif dédaigneux, explicatif et formel.

Leconte

Tous les matins Leconte vient à moi du bout de la baraque, son cahier à la main. Je sais que seul l'amène un pressant besoin d'étude et nous évitons les formules inutiles. Il s'assied, ouvre le Larousse que je lui prête et en copie quelques pages avec application. Ça dure depuis longtemps. Il n'en est encore qu'à la lettre A, mais il n'est pas plus pressé que l'Académie.

Par discrétion, je ne m'informe pas du but de ce travail si personnel. Leconte m'a donné à entendre, d'un ton qui écartait toute réplique, que sa méthode d'apprendre était la meilleure. Je l'en crois sur parole. Au surplus, ces temps-ci, il est taciturne. Auparavant, il n'en était pas ainsi. Il est vrai qu'alors j'avais du tabac.

Nous nous sommes connus au début de la réclusion. Deux ou trois fois j'avais remarqué parmi les vagues de

captifs en promenade, un Belge qui pérorait avec un accent faubourien authentique et prononcé et ce prodige m'émerveillait. Fiché au centre des groupes, il discourait, verveux, intarissable, l'œil actif et la gouaille aux lèvres. Intrigué, je m'approchai.

---« Vous êtes Parisien ? » lui dis-je avec hésitation, car le bagout autoritaire m'en a toujours imposé. Leconte leva sur moi une prunelle avertie qui prit ma mesure, me pesa, m'évalua, me jaugea. Avec curiosité, j'attendais le résultat de l'examen, augurant de la fortuité de cette rencontre, un avenir fertile en distractions, en hilares dérivations du spleen.

---« T'as du tabac ? » s'informa enfin cet homme avisé.

J'avais du tabac, l'ayant acquis à un mercanti affamé pour un quignon de pain. De concert, nous allâmes aux cabinets fumer la cigarette des liaisons durables. Chemin faisant, il me confia ses exploits guerriers, de quelle façon il avait échappé aux « poignées de sel » éparpillées à foison sur sa compagnie et comment il avait été « bonnard » un matin, sa tranchée tournée par ces gas-là, rudement « culottés » tout de même.

Nous revînmes souvent à ce fumoir de pauvres et le mutuel vice tabachique acheva de nouer nos rapports.

Leconte était né à Paris, y avait vécu, travaillé et aimé. C'était un ouvrier mécanicien déluré et railleur, comme il en pousse par milliers entre les pavés de la Ville. Il joignait à une malice roublarde un sens aigu

de l'observation et il lui arriva de résumer des situations par des mots qui sont des légendes.

L'un des premiers il appliqua ce fameux système D. qui, depuis... et du jour qu'il m'affilia, date mon initiation aux manœuvres propres à détourner de soi le glaive damoclétien des corvées, à attirer en de creuses gamelles l'abondance des rations doubles, à accueillir des mains généreuses de cuisiniers obligeants d'appréciables reliefs. Leconte prétendait que les affiliés méritaient tous les surnoms sauf celui de « Trop tard à la galtouze ».

Phénomène curieux, que je fus appelé à vérifier sur moi-même, dès que les sentinelles ruées en l'étroit rectangle du clos à prisonniers, procédaient à des battues brutales dans un but trop certain, la corvée, Leconte se voyait cruellement atteint dans ses extrémité latérales. Changement physique aussi soudain qu'imprévu, elles se retournaient instantément : il avait les bras à l'envers. On comprend donc l'invincible éloignement qui le détournait des travaux manuels exigés par l'autorité allemande. Or, non seulement en ces occasions souffrait-il des bras, mais d'autres parties de son individu se trouvaient désagréablement affectées. A certains paroles qui lui échappaient, tandis qu'avec une prudence hâtive, il s'éloignait, se réfugiait en quelque endroit sûr, protégé et inaccessible à la dextre des sentinelles zélées, je compris qu'entr'autres infirmités, la portion la plus charnue de sa personne se glaçait brusquement.

A défaut des autres, ses membres inférieurs fonctionnaient admirablement et il fallait le voir « se tirer des flûtes » et « en jouer un air ».

Hélas ! un jour, comme il venait de lancer vers un landsturm une affirmation formelle d'atrophie temporaire, il fut frappé par Gras-du-Blair, feldwebel intransigeant qui l'emmena aussitôt en répondant à voix haute de sa guérison. En partant, le pauvre Leconte murmurait :

--- « Maldonne ! »

La conscience de sa valeur ne lui échappait point. Avec raison, il l'attribuait à sa parole brillante, à son esprit d'à-propos et de répartie et à sa conversation émaillée de couleurs et d'épices.

Prêtre unique d'une religion nouvelle, il baptisa à tour de langue une foule d'anonymes à sa portée. Jambe-de-laine, Barbe-en-tôle, Quinze grammes, acceptèrent avec soumission leur nouvel état-civil. Il choisissait ses aimables têtes de turc généralement « pâles de jambes » et dignes d'être issus de ces localités privilégiées dont le nom seul est un attentat à la pudeur.

Il décochait des traits argotiques en et hors de mesure. Le résultat ne se fit pas attendre. Au bout d'un mois, picards, lorrains et wallons « dévidaient le jars » avec une noble ardeur et des accents de l'effet le plus inattendu. Il inonda le camp de scies nombreuses dont la plus célèbre reste la célèbre question :

--- « Ton père, c'était pas un gros ? »

Leconte m'apprit bien des choses, spécialement certaine morale difficile. Un matin, nous effectuions de conserve, autour des baraques, le tour de piste obligatoire, quand nous rencontrâmes Barbe-en-tôle qui nous harponna pour nous confier son histoire et celle de quelques-uns de ses amis.

--- « J'avais un copain à Neuilly, nous dit Barbe-en-tôle, qui était chauffeur dans une maison très bien. La patronne l'a enlevé et ils sont filés ensemble. »

--- « C'est le bon truc », a assuré Leconte. Et ses paroles se voilaient de réminiscences.

--- « Mais quand elle n'a plus eu de pognon, a continué sévèrement Barbe-en-tôle, il l'a plaquée. »

--- « Tiens ! » fit Leconte.

Dans ce « tiens » tenait un monde. Il exprimait la parfaite compréhension de cette attitude, la certitude, l'évidence que toute autre détermination eût été déplacée et ridicule. Et nous ne plaignîmes pas la patronne de l'ami de Barbe-en-tôle parce qu'elle était plus à blâmer qu'à plaindre.

Nous regardâmes pensivement s'arrêter devant la grille du camp la piètre automobile des services Rheinhold quotidiennement chargée d'apporter à la cantine vivres et boissons. Fantômes intermittents, des projets d'évasion nous hantaient. Vaguement je parlai d'une fuite rapide, expéditive.

Leconte me toisa d'un œil découragé.

--- « Avec une bonne voiture, je ne dis pas, fit-il,

mais qu'est-ce que tu veux f... avec la tinette à Rheinhold ? »

Décidément, je crois Leconte atteint par la psychose des captifs, proie et victime de l'écoeürant cafard. Il a éteint le regard moqueur de ses yeux, il avale rageusement une salive amère.

Au petit jour, Meyer, le feldwebel féroce, peut tempêter et frapper du sabre sur les pieds froids « comme des nez de chien », en glapissant des « aufstehen » (1) nasillards. Leconte ne proteste pas et ne s'insurge plus. C'est à peine si sa voix articule avec une conviction résignée une hypothétique constatation :

--- « Il a bouffé du singe, çui-là ! »

Mironton

Comme Mikhaïl de Grodno, commissionnaire en charbons, blanchisseur et maître d'hôtel, posait sur la table servie une boîte de maquereaux au vin blanc, une voix forte détacha ces mots :

--- « Hé ! hé, messieurs, vous vous doublez du même ! »

A cette exquise plaisanterie, nous connûmes avec certitude la présence du sergent-major Mironton, sous-officier d'élite, chef de chambrée et vaguemestre. Il se pencha sur les assiettes, huma le fumet des pitances, caressa la cafetière d'une dextre boudinée et sans plus tarder s'empara du pot à tabac sur l'étagère proche.

(1) Debout !

Bourrant une pipe de terre, il murmura sèchement et pour l'acquit de sa conscience un

--- « Vous permettez ? »

qui fit se lever comme une volée de moineaux hâtifs des « Je vous en prie, chef », nuancés de bonne grâce servile.

Tandis qu'il fumait, la chéchia ramenée sur le front pour cacher sa calvitie, nous l'amorcions pour un poker. Il ne venait que pour cela au reste, ayant accoutumé pour notre délectation d'aider la veine avec maladresse, opiniâtreté et mauvaise humeur à la faveur de tirages embrouillés. Mais il aimait se faire prier. Il est peu logique et d'un effet détestable qu'un sergent-major s'amuse en compagnie de simples troupiers.

--- « Voyons, chef, un petit poker après le café. Laissez-vous faire. »

--- « Non, n'insistez pas, on ne me l'introduit pas chaque fois. »

Enfin, Mironton consentait à gagner nos « feninges » (sic). Au fur et à mesure des gains et proportionnellement à leur valeur, il consentait aussi à projeter de vives lueurs sur ses aventures passées, à épousseter pour nous sa remarquable conception des choses.

--- « Dans la vie, c'est comme au régiment ; il y a de la gratte, mais il faut de la tenue. »

Ses confidences, religieusement écoutées, soulevaient un murmure d'acquiescements, une trépidation de hochements de tête approbateurs. Un doigt gras écrasé

sur les lèvres, l'œil inquiet et la chéchia en bataille, Mironton réprimait ces manifestations.

--- « ... Toujours des espions à droite ou à gauche... pas la peine de se faire repérer... »

Mais bientôt, il oubliait sa prudence. Assis en tailleur sur une paillasse, la face large et suante, les cartes en paquet dans la patte rouge, il pérorait.

Né dans un pays où les souris descendent du grenier les larmes aux yeux, Mironton s'était engagé très jeune. De sa vie civile il gardait peu d'impressions, confuses et désordonnées. Mais des seize années de service tirées un peu partout, il arborait fièrement le souvenir. J'imagine qu'il en laissait un semblable aux générations militairement formées sous ses ordres. C'était un brave homme et un bon sous-officier. Il y en a. Il y a de bons sous-officiers, il n'y en pas de délicieux. En temps de paix ce métier est ardu, monotone et somnolent. Les plus habiles y déforment leur caractère. Mironton n'y gâta pas le sien qui était entier mais rocailleux. Il le conserva inculte et rude, borné par Discipline et Hiérarchie.

Sur les gens et les choses, il émettait des opinions nettes, unes et indivisibles. Avec des poids vulgaires il les avait pesées dans la balance des réflexions courtes. Rien au monde ne l'eût fait changer d'avis. Il discourait avec autorité, ignorance et obstination, il tranchait de tout avec l'impassibilité orgueilleuse et satisfaite des ignares. Aussi terrassait-il la contradiction. Uniquement inquiet des supériorités militaires, il ne ménageait point

notre amour-propre de « deuxième classe ». Nous ne lui inspirions qu'une défiance hautaine. Il avait été conduit à enfermer la société tout entière dans la cour d'un quartier; il en jugeait ainsi de plus près et avec plus d'ensemble. Il faisait fi des situations sociales. Assis derrière le bureau de la compagnie, il jugeait du monde par delà les états (militaires), les livrets et les permissions. Il le voyait ce monde, bleu et rouge, semé de galons voltigeants, rapides, insaisissables. Et il aimait l'ordre.

--- « Chef ! lui disait son garde-magasin, il y a trois paires de bottines à classer là. »

--- « Mettez-les par quatre ! »

--- « Mais, chef, il y en a trois du même pied ! »

--- « M'en f... Mettez-les par quatre, par quatre. »

Ainsi, classées, alignées, étiquetées, sévèrement rangées par quatre en sa cervelle ordonnée, Mironton détenait des vues sur tout et sur chacun. Vues inattendues et curieuses. Il les révélait avec hésitation et condescendance. Je vous le demande, pouvait-il tout nous confier ?

--- « Si vous aviez mon grade, alors seulement je pourrais vous dire ma façon de penser. »

Or, sa façon de penser était limpide, La conviction désabusée d'avoir été méconnu jointe à l'aigreur naturelle du subalterne le portait à énoncer de définitifs jugements, débordants de malveillance et de rancune.

--- « Dire qu'Untel a été nommé adjudant et m'est

passé sur le ventre ! Je l'ai vu au combat, moi. Il était dans la tranchée comme ceci et il disait... »

Accroupi derrière la table, il mimait la scène, les yeux égarés et les mains tremblantes, empruntant pour donner à la reconstitution de l'épisode son cachet de vérité totale, un effroyable accent méridional.

--- « Ah ! ces Allemands ! je les coupe en quatre ! Je leur mange les... ! je leur bouffe les... » Il disparaissait entièrement sous la table pour achever la phrase historique et peindre le désarroi du collègue aplati au fond du boyau.

--- « Dites donc ! vous que vous avez une bonne vue, regardez donc s'ils viennent ! »

.
--- « Voilà ceux qu'ils nomment ! J'ai eu chaud aux pieds, moi, pourtant ! Trois blessures ! Ah ! je vous garantis bien que s'ils ne me nomment pas en rentrant, s'ils veulent me faire faire des marches, je vais tomber asphyxié plus d'une fois ! »

Comme Tartarin, Mironton craignait, haïssait, maudissait ces Ils redoutables et mystérieux, officiers, inspecteurs d'armée, ennemis fugaces et vagues, entités problématiques civiles et militaires.

Mironton se méfiait des Ils possibles. Et, repris par sa manie de prudence pusillanime :

--- « Chut ! parlons bas, nous ne sommes pas en Afrique ici. »

Transition propice au trentième récit de l'ardeur

voluptueuse des femmes arabes, des nuits mauresques, mouvementées et brûlantes, d'où l'on sort sur les genoux, s'aidant du sabre comme d'une canne, hébété et flasque.

Mironton a détourné notre attention du jeu. Il en profite.

--- « Et ce brelan d'as ! Bon tirage, ça ! Ah ! j'ai eu le nez creux comme une canne à pêche ! Messieurs, vous êtes bons comme la romaine, verts comme des caméléons ! »

Mais le soir tombe. C'est l'heure dominicale où, sur la route plate, étroite et grise, les trottins de Soltau-Ville, rares, lents et compassés, viennent rappeler à notre souvenir de lointaines images féminines. Ainsi que l'annonce Mironton, nous n'avons que le temps d'aller « considérer la fillette ».

Le Sidi

Le Sidi qui, sous des dehors exubérants, cachait avec facilité ce qu'il tenait à celer, nous confia un jour que ses seules préoccupations étaient l'amour et la musique.

Il énonçait brutalement son idéal et chacun lui sut gré de ce cynisme bon enfant. Les hommes se flattent de pénétrer le cœur de leurs voisins. Ils aiment lire l'âme de ceux-ci comme on lit un journal par-dessus leur épaule. Mais ils sont au comble de la joie lorsque l'un d'eux leur épargne cette peine. Et si celui-là, roublard, leur présente le journal à l'envers, ils ne s'en aperçoivent